

C'est peu contestable, nous avons eu un printemps pourri. Froid (2°C à Lyon Bron le 7 mai), venteux, quoique très sec (la moitié des pluies d'avril en un seul jour, et un mois de mai moitié moins arrosé que la norme), il y avait tout pour que les migrateurs se fassent désirer.

Et ça n'a pas raté.

Voici ce qu'il est advenu cette année de huit symboles du printemps : la Bergeronnette printanière, le Coucou gris, l'Hirondelle rustique, la Fauvette grissette, l'Hypolaïs polyglotte, le Lorient d'Europe, la Pie-grièche écorcheur, le Pouillot fitis, la Pie-grièche écorcheur et la Tourterelle des bois.

Pour étudier leur situation, j'ai repris la méthode consistant à s'appuyer sur un indice d'abondance obtenu en divisant le nombre d'individus (de l'espèce en question) que vous avez notés dans Faune-Rhône par le nombre total de données (toutes espèces confondues) rentrées dans Faune-Rhône pendant le même intervalle de temps. En l'occurrence, la même décade, puisque nous allons examiner tout ça à l'échelle de la décade. Celle du mois me semblait trop imprécise, tandis qu'une analyse à la pentade vous aurait fait penser à du blanc de volaille, donc non.

Décadons donc. Les fiers Spartiates eux-mêmes ne le conseillent-ils pas ?



L'indice ainsi calculé pour chaque espèce et chaque décade du printemps 2019 (décades 5 à 20, ou si vous préférez du 20 février au 17 juillet ; sachant qu'il ne se passe pas grand-chose avant la décade 8, qui est donc, si vous avez bien suivi, celle de mi-mars).

C'est cet indice que tout au long de ce qui suit nous appellerons « abondance ».

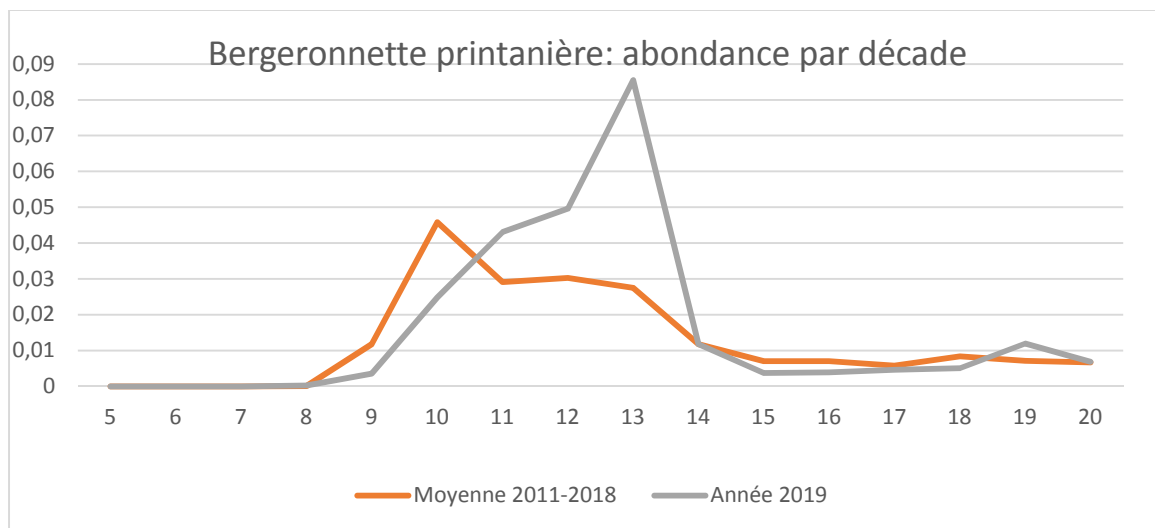
Il sera comparé à la moyenne des indices calculés de la même manière, mais sur les années 2011 à 2018, c'est-à-dire depuis les débuts de Faune-Rhône.

Avant cela, jetons un œil aux dates d'arrivée. Aucune tendance nette ne se dégage. La plupart de nos héros sont arrivés à l'heure, à l'exception de l'Hirondelle rustique qui depuis quelques années a brutalement retardé sa date d'arrivée et qui le confirme encore cette année. La Pie-grièche écorcheur est elle aussi restée bloquée plus au sud près de deux semaines.

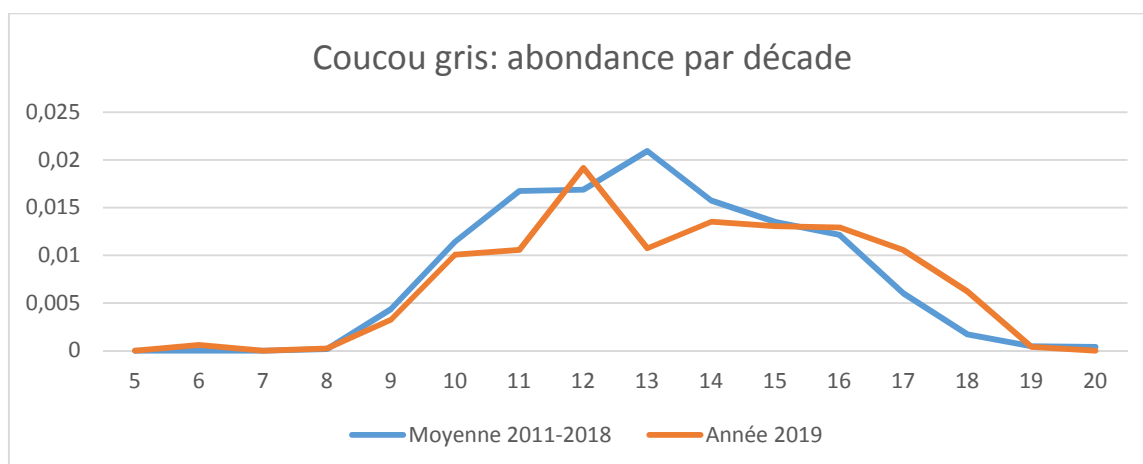
Espèce	Date d'arrivée 2019	Date d'arrivée classique	Décalage
Bergeronnette printanière	18-mars	22-mars	4
Coucou gris	19-mars	24-mars	5
Fauvette grissette	23-mars	27-mars	4
Hirondelle rustique	11-mars	24-févr.	-15
Hypolaïs polyglotte	16-avr.	15-avr.	-1
Lorient d'Europe	14-avr.	10-avr.	-4
Pie-grièche écorcheur	7-mai	28-avr.	-10
Pouillot fitis	17-mars	21-mars	4
Tourterelle des bois	8-avr.	12-avr.	4

Venons-en aux graphiques d'abondance par décade.

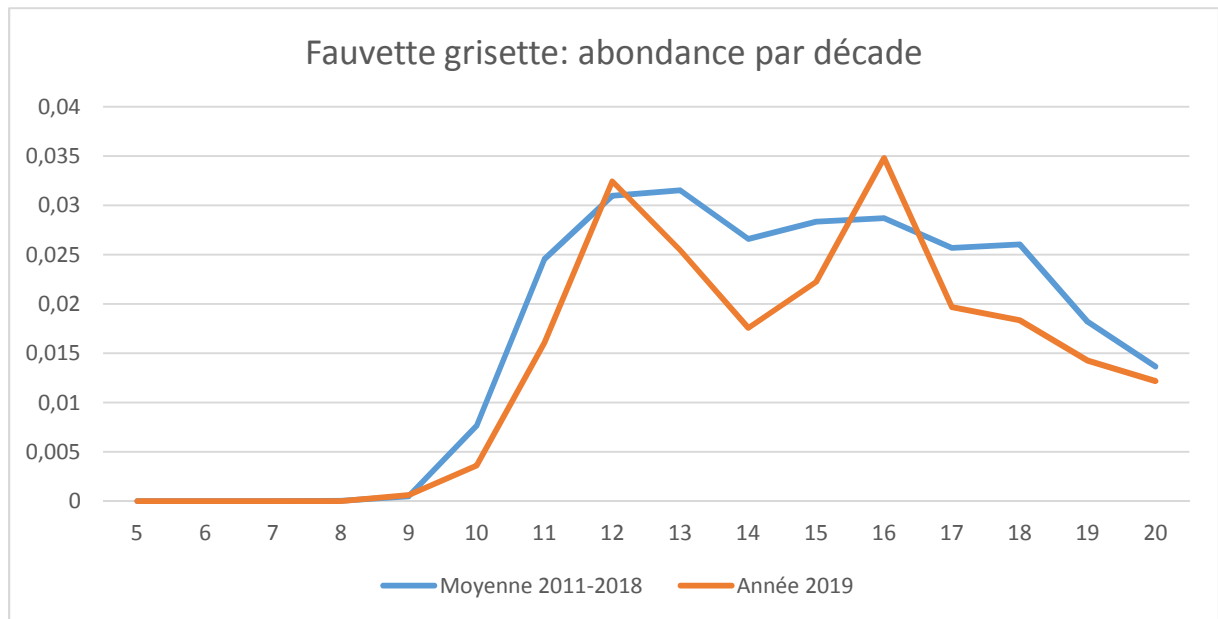
Parmi nos huit espèces, il en est trois qui relèvent d'une même catégorie, les plutôt précoces, qui, en temps normal, commencent à se montrer en nombre à partir de fin mars (décade 8). Ce sont la Bergeronnette printanière, le Coucou et la Grissette. Voici les courbes comparées de leurs indices en 2019 et sur la période 2011-2018.



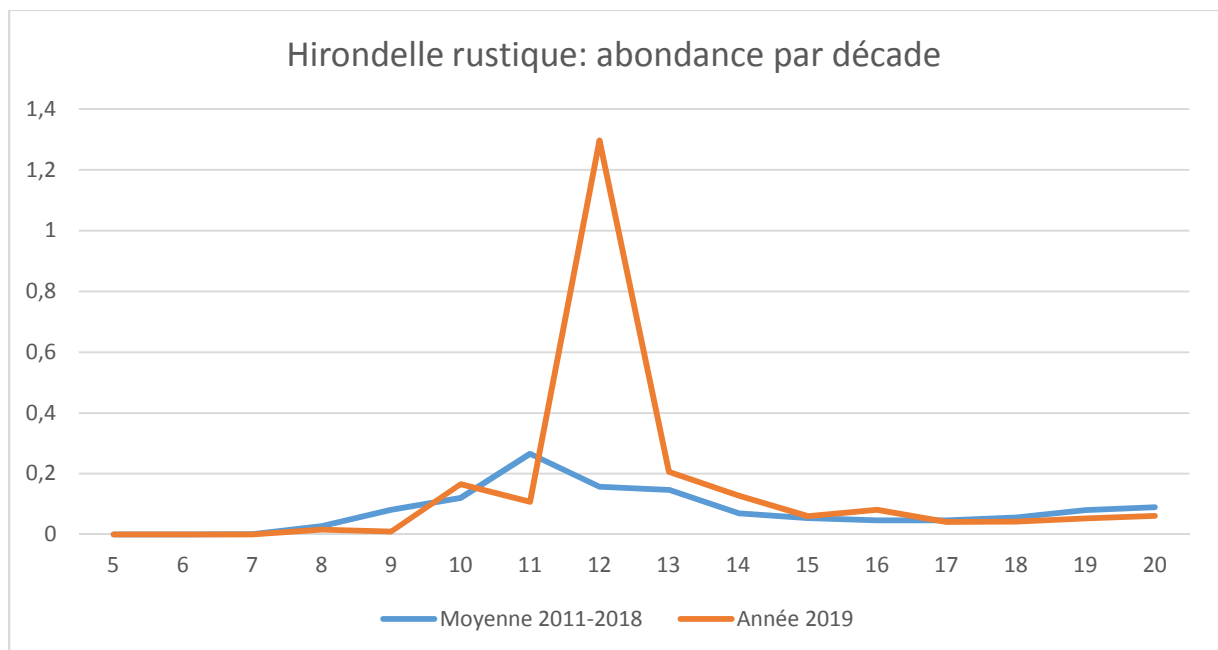
L'examen des données brutes montre une concentration de données de gros groupes de « Printas », jusqu'à une centaine, aux décades 12 et surtout 13. Manifestement, le temps très mauvais de fin avril et début mai a bloqué les oiseaux, qui, pour les uns, se sont glissés entre les gouttes aux alentours du 1^{er} mai et pour les autres ont attendu que la température s'adoucisse définitivement : les plus gros effectifs sont datés du 9-10 mai. Ces observations de troupes d'une taille particulièrement importante aboutissent à un bilan total positif pour cette espèce : +28% d'oiseaux en 2019 par rapport à 2011-2018. Ceci s'explique sans doute aussi par les nombreuses prospections consacrées à l'Oedicnème dans l'est lyonnais en 2019 (dans le cadre du plan de sauvegarde). Ce secteur est aussi le principal bastion de la Bergeronnette printanière dans le département : espèce de basse altitude, on ne la rencontre guère que là et dans le Val de Saône.



Plus robuste, sans doute un peu moins météo-dépendant que les petits passereaux, le coucou est arrivé aux dates habituelles et s'est manifesté comme d'habitude sur les premiers passages STOC-EPS. C'est lui qui semble avoir le moins souffert des aléas de l'année : un petit -7,6% en abondance cumulée sur la période.



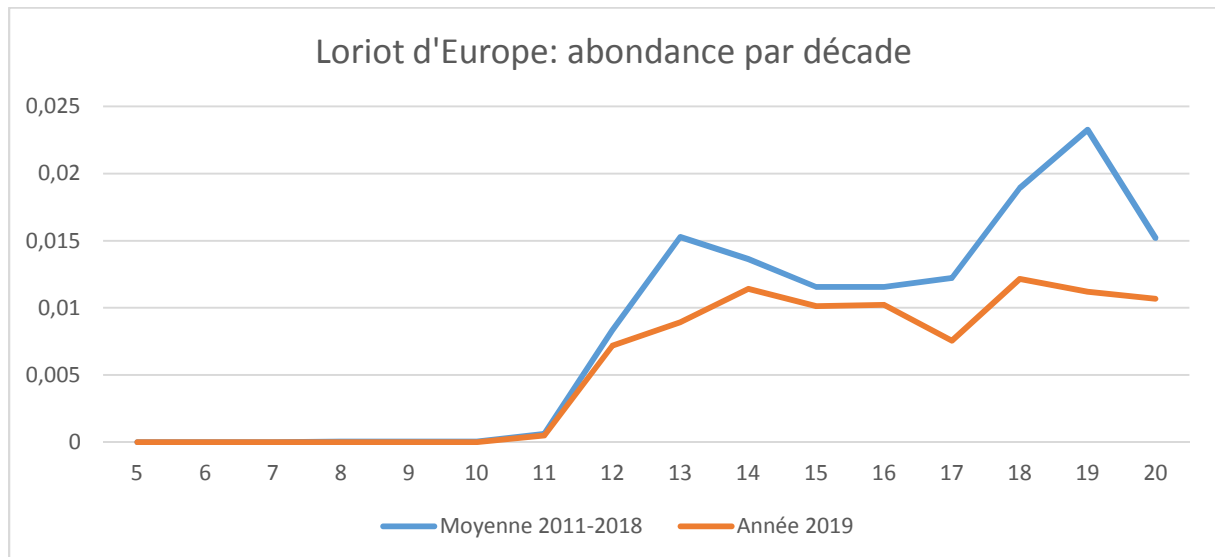
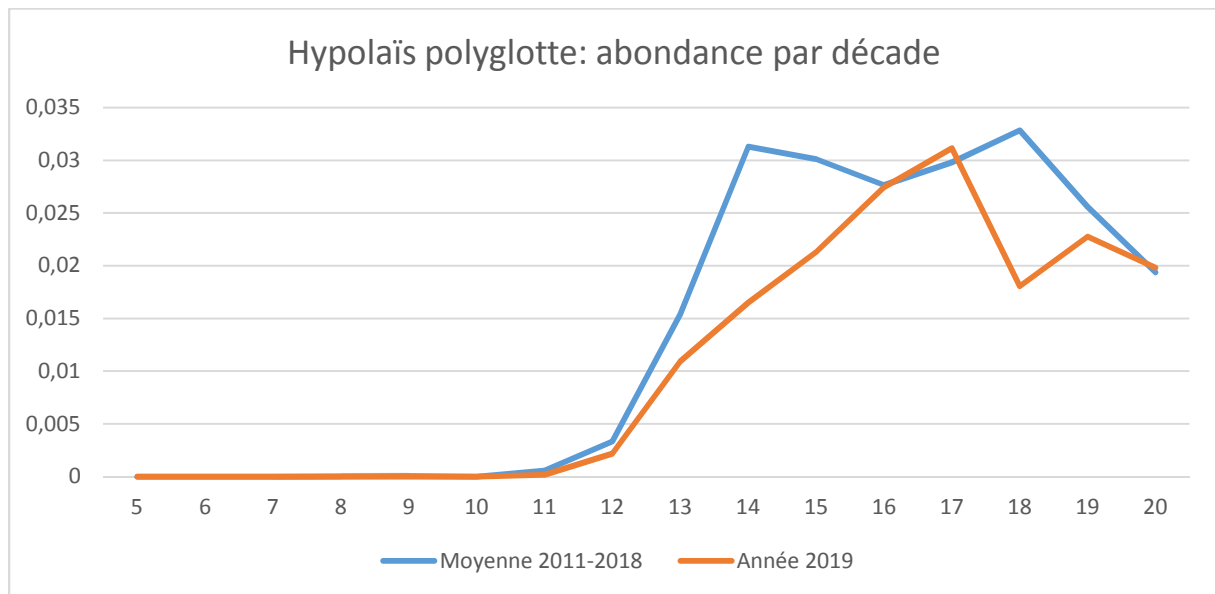
Chez cette espèce, on retrouve un schéma analogue à la Bergeronnette: la météo a retardé les arrivées et écrêté les pics. Le double pic inhabituellement marqué pourrait bien être lui aussi causé par le coup de froid humide des décades 12-13. Du reste, les données du premier pic sont, pour l'essentiel, concentrées au sud d'une ligne Jonage-Larajasse, autrement dit à l'extrémité sud-est du département. Ce n'est qu'ensuite (à partir du 10-15 mai) que la Grisettes parachève la reconquête du territoire. Au bout du compte, le déficit est loin d'être rattrapé : -18%.



Le cas de l'Hirondelle rustique représente une autre forme de réponse. L'espèce est arrivée avec un retard marqué progressivement et partiellement comblé. Mais ce que ne montre pas une courbe comme celle-ci, c'est le retard dans l'installation sur les nids. Il faut lire dans cet énorme pic en décade 12 : les oiseaux étaient bien là, mais, piégés sur place par le coup de tabac de fin avril-début mai, ils ont dû se concentrer sur des zones refuges tels que fleuves et grands plans d'eau où ils ont été notés en effectifs impressionnants : des centaines d'hirondelles de diverses espèces qui moucheronnaient au ras de l'eau formaient un tapis vivant à quelques décimètres au-dessus de la surface du bassin du Grand

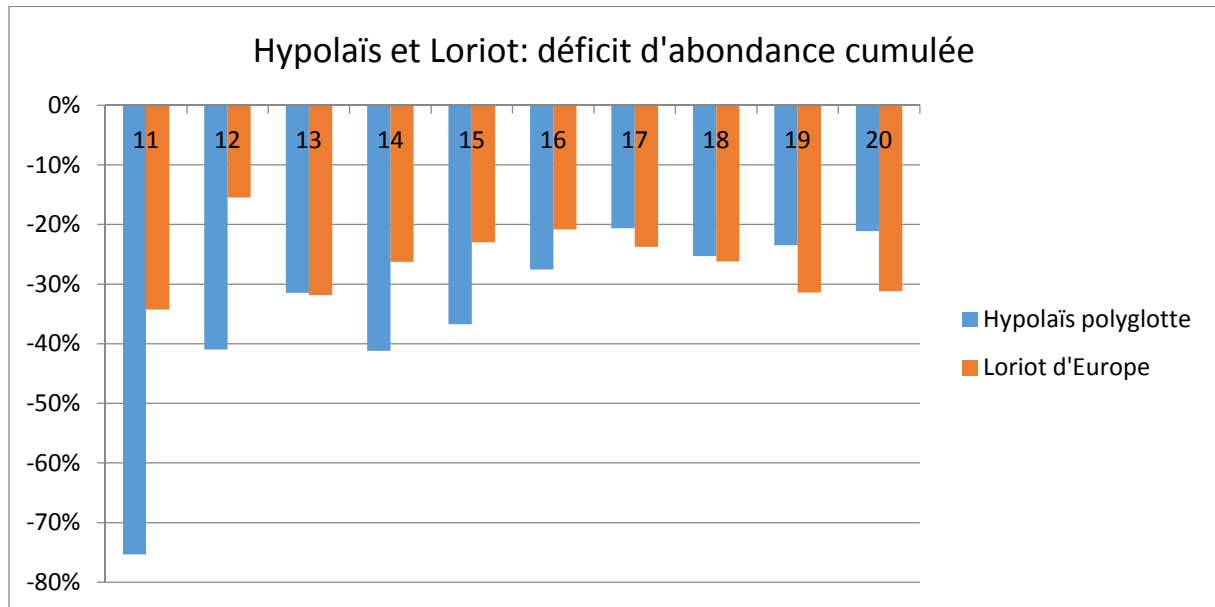
Large le 11 mai, attendant que le temps finisse de se remettre. Largement observé, ce phénomène contribue au pic tout à fait atypique de la courbe 2019 et explique que le bilan de l'année pour cette espèce soit largement positif : presque deux fois plus d'oiseaux notés. Ne réduisons tout de même pas ce résultat à un simple artefact car le nombre de données à code atlas probable et certain est lui aussi en hausse de 30% par rapport aux dernières années. Ceci confirme le ressenti de terrain d'Hirondelles rustiques bien présentes, cette année, tournant autour de nombreux hameaux ou bâtiments agricoles isolés. On voit peut-être là le résultat d'une bonne reproduction l'année dernière, le printemps 2018 ayant été plutôt favorables aux chasseurs d'insectes en vol.

Les deux espèces suivantes présentent une situation ressemblante : il s'agit de deux nicheurs plutôt tardifs, parmi les derniers passereaux à retrouver leurs sites de nidification : le Lorient et l'Hypolaïs polyglotte.



Le calendrier de ces deux espèces les amenait à débarquer en pleine vague de froid : les décades 12-13 sont les plus froides et les plus humides du printemps. Après un démarrage sans histoire en décade 11 (ensoleillée et douce avec des minimales supérieures à 11°C), les premiers arrivants ont reçu de plein fouet le coup de froid humide qui va prédominer jusqu'au 8 mai. Soit que les oiseaux se tapissent et échappent aux observateurs, soit qu'ils restent coincés plus au sud, soit qu'ils rétromigrent, le pic habituel de début mai est reporté de près d'un mois chez l'Hypolaïs et carrément décapité chez le

Loriot. Chez ces deux espèces, le retard initial ne sera que très partiellement rattrapé. Voyez cet histogramme qui indique, par décade, l'écart avec la valeur moyenne d'abondance *cumulée*, autrement dit l'ampleur du déficit cumulé depuis l'arrivée des tous premiers oiseaux. Chez l'Hypolaïs, il se réduit graduellement, de 40% d'oiseaux en moins début mai, jusqu'à une note finale de -21% sur l'ensemble du printemps. Chez le Loriot en revanche, il ne cessera d'osciller autour de 30% : bilan final, -31% de loriot cette année.



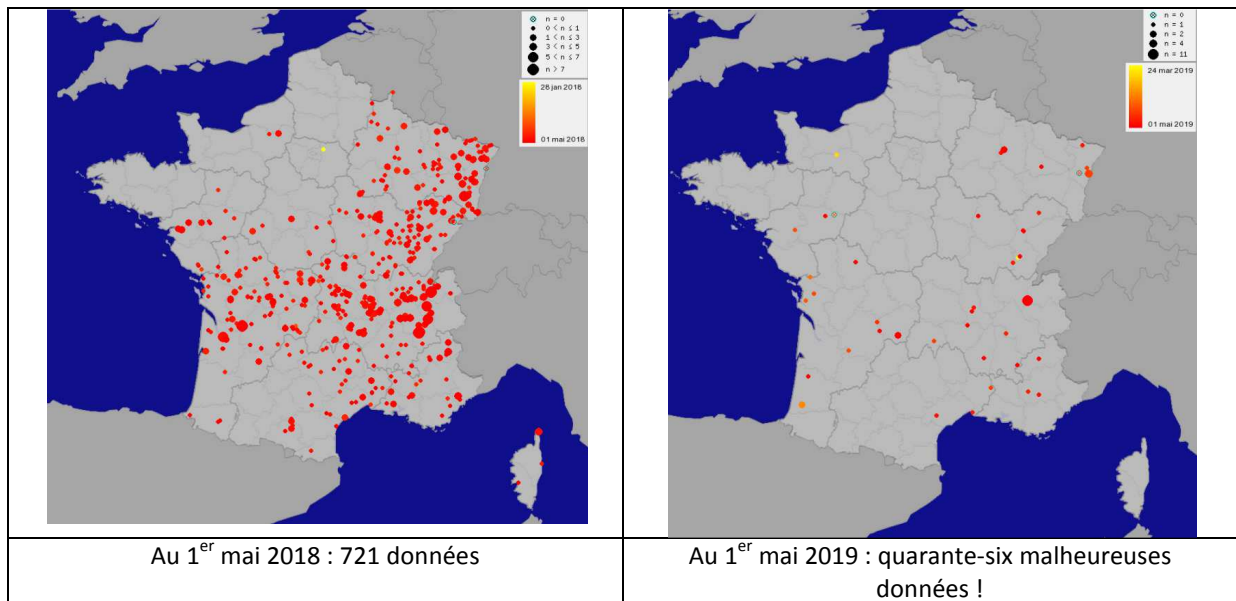
Abondance par décade cumulée : écart entre l'année 2019 et la moyenne 2011-2018

Il est probable que l'hypolaïs, petite espèce, opportuniste, a moins de mal à décaler simplement sa nidification de deux ou trois semaines et à nicher au cœur de l'été. Les chants ont progressivement cessé dans la première décade de juillet, comme d'habitude, mais il est encore facile d'entendre les cris d'alarme dans les haies ou les friches.

Le Loriot, en revanche, ne s'est pas remis du choc thermique. L'absence, en 2019, du second pic d'abondance habituel, imputable aux observations de familles, plus aisées à voir que le mâle chanteur seul, laisse penser que les loriot sont, de toute façon, moins nombreux à nicher cette année. Ils seraient déjà visibles.

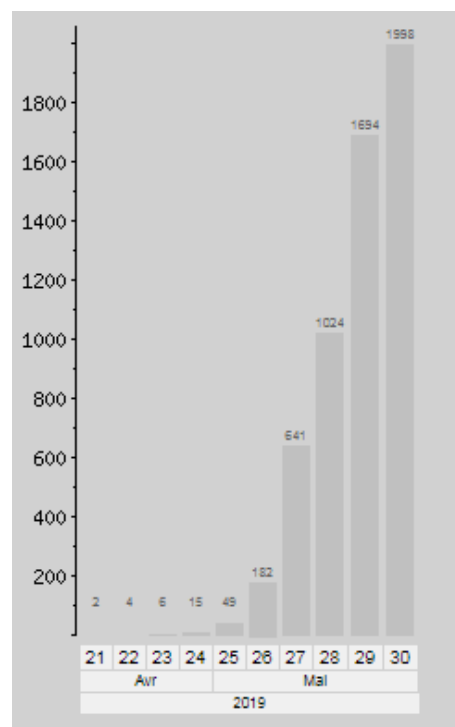
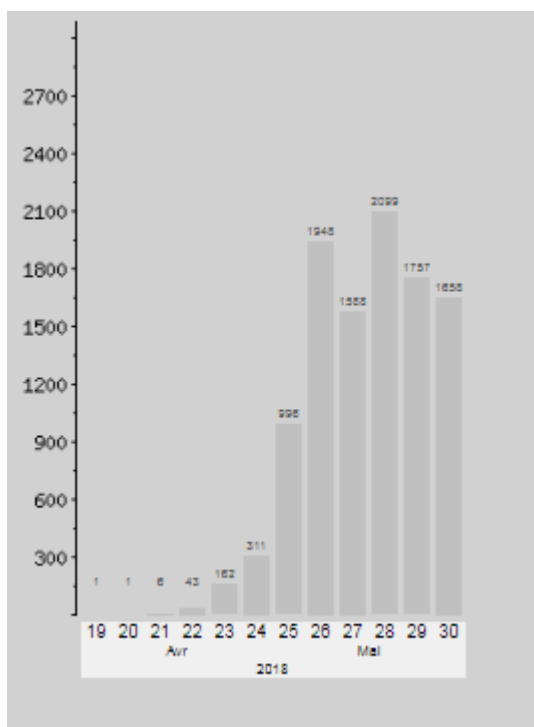
La Pie-grièche écorcheur présente un schéma pas très éloigné de celui du Loriot, mais en plus chaotique encore. Ce beau chasseur de gros insectes s'est longuement, incroyablement fait désirer. Il a fallu attendre le 7 mai pour la première observation rhodanienne de l'année (date usuelle 28 avril). En Auvergne, bastion national de l'espèce, la première obs date du 1^{er} mai, exception faite d'une obs en cours de validation le 22 avril (première obs auvergnate de 2018 : le 18 avril). Et le phénomène est national !

Voici ses cartes comparées de présence en France au 1^{er} mai 2018 et au 1^{er} mai 2019 (source faune-France.org). Sidérant, non ?



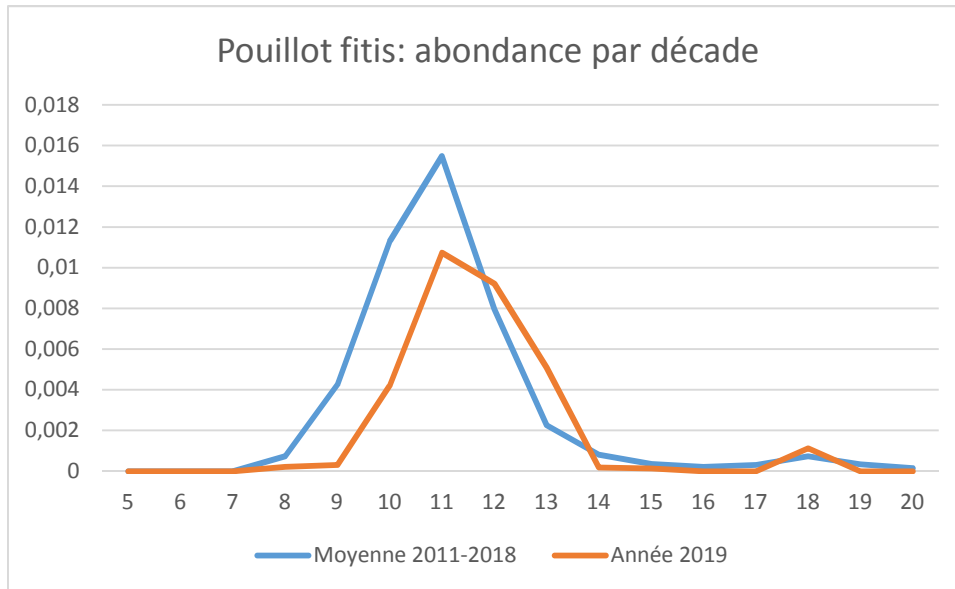
Que ce soit au niveau national ou rhodanien, les arrivées massives ne se produiront pas avant la deuxième quinzaine de mai. C'est-à-dire une fois le coup de froid du 7 mai terminé et la douceur définitivement installée. Jusque-là, on n'observe qu'un semis épars de données, principalement au sud de la Loire, mais sans concentration particulière, mettons, sur le pourtour méditerranéen. Autrement dit, hormis ces quelques éclaireurs, les oiseaux n'étaient même pas entrés en France.

Voici encore une donnée nationale : c'est le nombre (brut) de données de Pies-grièches écorcheurs saisies dans Faune-France, à l'échelle cette fois de la pentade (mais n'allez pas chercher le cidre) sur les mois d'avril et mai. A gauche, 2018. A droite, 2019. L'hypothèse d'un blocage météo qui saute brutalement autour du 10 mai se confirme. Sitôt le bouchon sauté, les pies-grièches se précipitent chez nous, mais elles ont près de trois semaines de retard.

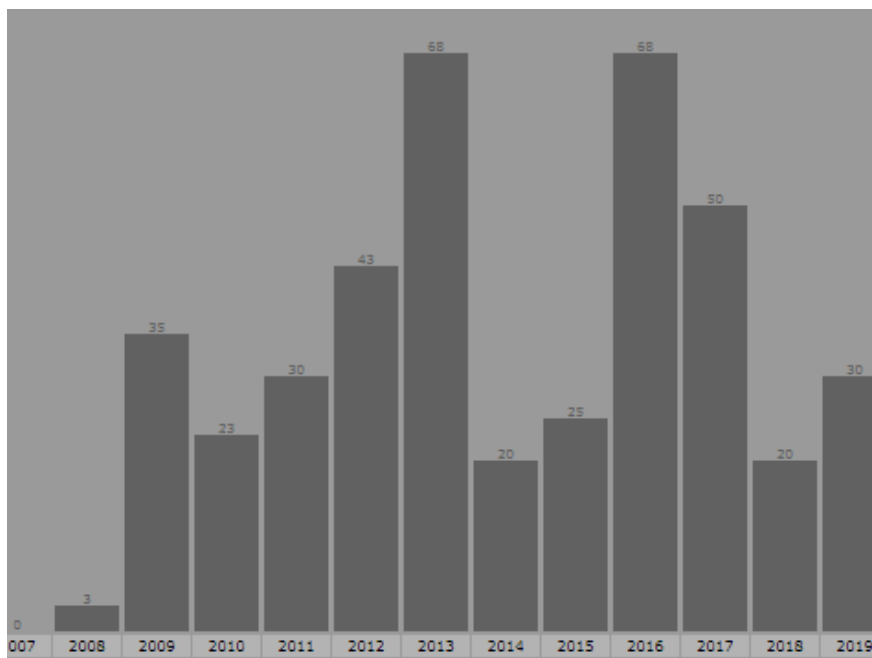


Enfin, le déficit est loin d'être résorbé puisqu'il reste à cette date (18 juillet) de 20% au niveau national et de plus de 37% au niveau du Rhône. Il est vrai que l'espèce est encore beaucoup notée en juillet-

août, date à laquelle les familles sont très faciles à observer, perchées au sommet des buissons, mais on voit mal comment pourrait être rattrapé le retard initial, qui s'élève à trois semaines et 30 à 40% d'individus observés en moins.

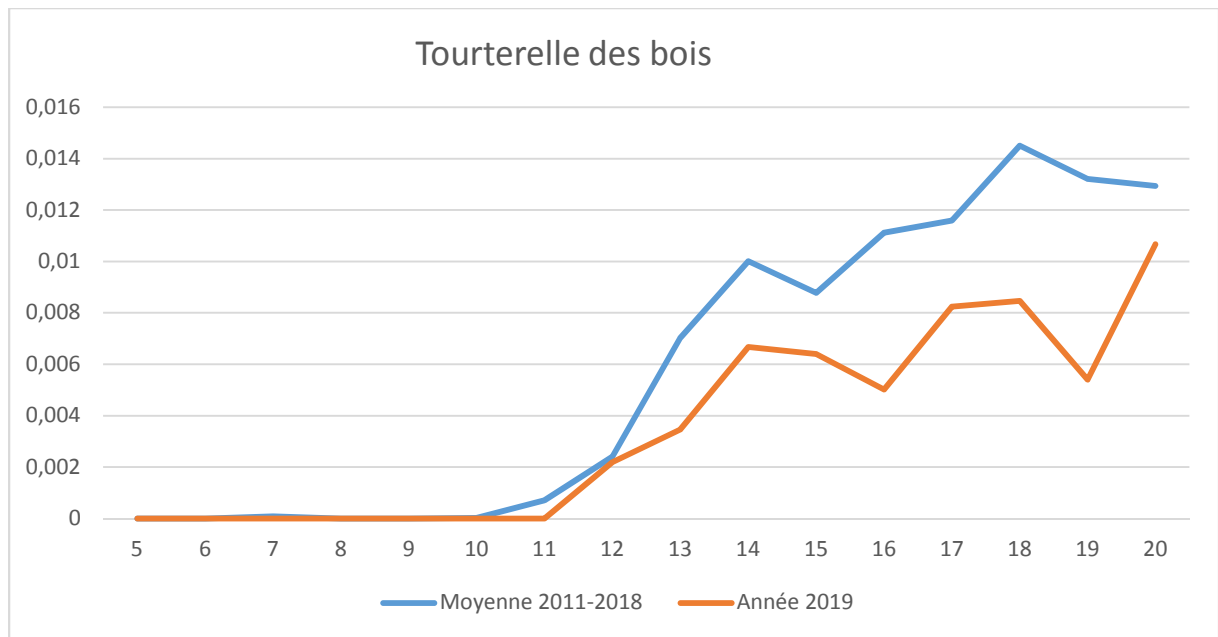


Le cas de cette espèce est encore bien différent : nous sommes en limite d'aire et nous n'avons que quelques couples dispersés. Migrateur précoce, le Fitis entre en France à la fois par la côte atlantique sud et par la Méditerranée, et en temps normal, au 10 avril le pays est largement reconquis. Du reste, au niveau national, on n'observe pas de retard ni de déficit. C'est même le contraire ! Alors que s'est-il passé ? Et bien rien du tout. La météo était encore correcte aux dates classiques de « rush Fitis » ; les pouillots jaunes sont passés avant la pluie et n'en ont pas été spécialement contrariés. S'il y a bien décalage d'une décade et effectifs bien maigres dans le Rhône en 2019, cela semble participer simplement des fluctuations interannuelles propres à cette espèce. Voici le nombre de données de Fitis dans Faune-Rhône sur la période de pic : 11 mars-10 avril. 2019 apparaît alors comme une année basse ordinaire (le tout, bien sûr, dans un contexte d'espèce en régression).



Pouillot fitis : nombre brut de données saisies dans Faune-Rhône (11 mars-10 avril)

Il ne nous reste plus à examiner que la Tourterelle des bois. À son sujet, un ressenti de terrain assez unanime l'a trouvée bien rare et bien tardive. Les chiffres confirment.



Ici encore, rien de probant au niveau national. On note tout de même 20% de données en moins (en nombre brut) à la date du 1^{er} mai, un retard entièrement rattrapé le 15 mai, signe que le blocage météo a dû jouer, en tout cas pour la moitié est du pays. La suite relève plutôt des heurs et malheurs d'une espèce en déclin, dont l'abondance s'érode lentement d'année en année, nicheur très tardif et par surcroît peu détectable (ce qui explique que le nombre d'oiseaux notés ne cesse de croître au cours du printemps).

Enfin, pour parachever la lecture de tous ces graphiques : sauf exception déjà signalée, la situation nationale, d'après Faune-France, n'a pas vraiment gardé trace d'un quelconque cataclysme. Lissée sur le pays, la phénologie 2019 du retour des migrateurs est quasiment sans histoire. L'explication ? La plupart d'entre eux débarquent en France tantôt par le Midi et la vallée du Rhône, tantôt par la façade atlantique, le littoral charentais et aquitain. Sans doute les espèces étudiées ici choisissent-elles principalement cette seconde voie ; c'est avéré dans le cas du Coucou. Sur cette même façade atlantique, les passages froids et humides de fin avril puis de début mai ont été bien moins mordants et plus brefs, climat atlantique oblige. Manifestement, ils n'ont pas suffi à gêner sérieusement les migrateurs déferlant d'Espagne, tandis que pluie, froid et vents contraires obstruaient la vallée du Rhône.

Quel sera l'impact de tout ceci sur la reproduction ? Hirondelles et martinets, qui ont franchi le verrou, semblent partis pour une belle année, grâce à la chaleur de juin. Il en sera probablement de même des fauvettes, hypolaïs et pies-grièches qui ont réussi à nous rejoindre, car la fin de juillet s'annonce également chaude. Qu'est-il advenu des oiseaux manquants ? Ont-ils niché cent kilomètres plus au sud ? Dans ce cas, leur descendance remontera-t-elle vers nous l'année prochaine ?

D'ici là, n'oubliez pas de rechercher et noter les familles.